

Sur le campus lausannois

«La littérature peut réenchanter notre relation à la nature»

À l'UNIL, un cours public explore la manière dont la littérature aborde la question de l'écologie. Interview des deux chercheurs qui chapeautent ce programme.

Catherine Cochard

Après avoir passionné les auditeurs en abordant la thématique des séries télévisées en 2019, le Centre interdisciplinaire d'étude des littératures (CIEL) de l'Université de Lausanne propose un nouveau cours public sur la manière dont la fiction s'empare du sujet environnemental et occupe le champ de la durabilité.

Intitulé «Durabilitérature», le programme ouvert à toutes et à tous est constitué de huit séances de 90 minutes, se déroulant chaque mercredi en fin d'après-midi, à compter du 28 septembre et jusqu'au 16 novembre. Bien qu'il émane de la Faculté des lettres, il est pensé de manière transversale et interdisciplinaire.

Pour Alain Ausoni et Olivier Thévenaz, les deux chercheurs qui organisent ce cours public, il s'agit de trouver, dans les livres, des imaginaires différents, susceptibles de nous aider à repenser les liens entre l'homme et la nature. «Les solutions techniques à envisager ne peuvent suffire, commentent-ils. Les sciences humaines pensent aussi la crise écologique et les nécessaires reconfigurations de nos manières d'habiter la planète. L'étude des littératures, de l'Antiquité à la science-fiction contemporaine, peut participer de cet effort.»

La thématique de ce quatrième cours public, «Durabilitérature», porte sur les liens entre la littérature et la durabilité. Comment a-t-elle été choisie?

Alain Ausoni: La transition écologique est une des préoccupations majeures de l'UNIL. Pour «préparer demain», elle s'est de-



Olivier Thévenaz (à dr.) et Alain Ausoni sont chercheurs et maîtres d'enseignement et de recherche à l'UNIL. Ils organisent le cours public «Durabilitérature».

FELIX IMHOF

tée il y a déjà quelques années d'un Centre de compétences en durabilité, qui soutient notre programme. La littérature joue un rôle particulier dans l'élaboration et la négociation des récits qui imprègnent l'imaginaire collectif. Pour penser notre relation à la nature par temps de crise écologique, on peut chercher des pistes dans le trésor d'expériences humaines qu'encode la littérature.

Olivier Thévenaz: À l'origine, ce cours public devait avoir lieu en 2020, mais le Covid a eu raison du projet. Nous avons décidé au tout début de cette année de le programmer pour le semestre d'automne, avant même de vivre un été particulièrement chaud et sec... La littérature, et plus globalement la culture, a la capacité de réenchanter le rapport de l'humain à l'environnement. Au cours de notre histoire, les liens entre les êtres humains et la nature n'ont cessé de se reconfigurer. Ils revêtaient parfois une dimension religieuse: dans l'Antiquité, on vénait des divinités qui habitaient des sources, des fleuves, des montagnes et d'autres lieux. Les liens de ce type se sont perdus dans de nombreux contextes. Mais on sent aujourd'hui, d'une certaine manière, le besoin de les raviver.

Comment avez-vous pensé le programme?

AA: Notre but était de montrer que les différentes disciplines littéraires de la Faculté des lettres de l'UNIL se soucient de l'avenir et font le point dans ce cadre, de diverses manières, sur la dimension écologique de l'être humain. Le programme donne à voir cette diversité en proposant à notre public de s'intéresser à différents types de textes, de régions et d'époques différentes.

OT: Nous sommes aussi en phase avec l'actualité éditoriale, en donnant la parole à des écrivains ou des chercheurs qui ont livré il y a peu des textes marquants. À l'instar de Xavier Garnier, de l'Université Sorbonne Nouvelle, qui viendra parler de son livre «Écopoétiques africaines. Une expérience décoloniale des lieux», sorti cet été. Ou de l'historienne et essayiste Marielle Macé (EHESS, Paris) qui ouvre les feux le 28 septembre, autour de son livre «Une pluie d'oiseaux», paru au printemps. En bref, il s'agit de proposer une diversité d'approches pour une unité de préoccupations.

Ce cours vise aussi à sortir de la vision simpliste des

œuvres de fiction qui ne considèrent la nature que de deux manières: soit apocalyptique et méchante pour les humains, soit domptée par l'homme grâce au progrès technologique...

AA: L'idée que l'on peut se servir de la nature comme d'une machine continue d'avoir des effets concrets sur nos existences. C'est aussi une affaire de storytelling et d'imaginaires. Quand j'étais ado, il n'était pas rare de considérer que pour devenir un homme, il fallait passer son permis de conduire! Ça a peut-être un peu changé. Et la littérature dispose d'atouts pour documenter et penser ce genre de mutations: on peut s'y ressourcer pour imaginer des manières plus durables d'exister.

OT: C'est une question de décentrement. On considère toujours l'humain au centre de tout, soit comme un acteur, soit comme une victime. La littérature permet de se «latéraliser», de repenser notre position dans le monde, en lien avec le vivant. De nombreux textes, notamment au théâtre, font par exemple parler des bêtes. C'est changer petit à petit la place de l'homme dans le système. Et retrouver

une capacité d'émerveillement, de connexion différente à ce qui nous entoure.

S'il fallait n'en choisir que trois, quels seraient les livres à lire quand on s'intéresse à la «Durabilitérature», pour reprendre l'intitulé du cours?

Ça sera partial, mais concentrons-nous sur trois romans en français. «Après le monde», d'Antoinette Rychner, pour imaginer à quoi pourrait ressembler l'existence après la fin du monde tel que nous le connaissons. «Haut Val des loups», de Jérôme Meizoz, pour éprouver les tensions propres au combat écologique. Et enfin «L'arche Titanic», d'Éric Chevillard, pour rire de notre propre fin.

«Durabilitérature», cours public du Centre interdisciplinaire d'étude des littératures (CIEL). Chaque mercredi du 28 septembre au 16 novembre de 18 h 15 à 19 h 45. Le programme se déroule à l'UNIL (Anthropole 2106), à l'exception de la séance du 9 novembre qui prendra la forme d'une soirée littéraire à La Datcha (Lausanne). Programme complet: www.unil.ch/ciel/courspublic

Si j'étais un rossignol

Par Gilbert Salem



D'une mer de Paille au Léman

Selon des statistiques fédérales, le patronyme le plus répandu dans le canton de Vaud est de sonorité lusitanienne. Plus de 3500 de nos concitoyens s'appellent Da Silva, ce qui, en portugais signifie forestier, ou plus généralement l'homme qui habite près de la forêt. Portugais sont aussi ceux qui le talonnent: Ferreira (forgeron) et Pereira (verger à poiriers) pour reléguer nos indébouillonnables Rochat et Favre en 4^e et 5^e positions... Une usurpation? Non, une «plus-value civilisationnelle», diraient les nouveaux sociologues. Ces descendants de Vasco de Gama qui, après la française, forment la communauté étrangère la plus peuplée du canton (ils étaient

Comment dit-on «y'a pas le feu au lac» en portugais? «Não há fogo no lago»

54'300 en 2021), n'ont pas débarqué dans les années 80 en conquistadors, mais en immigrants respectueux, en bons travailleurs. En initiateurs aussi à de nouvelles saveurs.

S'ils ont su s'adapter à nos fondues, papets et boutefas jusqu'à se les approprier, ils nous ont en retour appris à aimer le *cozido*, un pot-au-feu agrémenté de pois chiches et haricots rouges. Ou leur *pica pau* de bœuf aux patates et aux paillardes. À ne pas grimacer devant leur saucisson *salame* au chocolat, à base de cacao, de biscuits et de rhum. Enfin, il y a cette spécialité lisboète pour palais raffinés: des huîtres à l'huile parfumée au porto et au vinaigre de vin blanc de la région de Lezíria.

Puisqu'on parle d'huîtres, évoquons la *magallana angulata*, surnommée huître portugaise. Une variété qui, par sa ressemblance avec l'oreille humaine, a inspiré l'argot français: avoir les portugaises ensablées, c'est les avoir bouchées... Après une épidémie qui l'a décimée à la fin des années 60, elle reprendrait vie dans son milieu initial, l'estuaire du Tage.

Là-bas, le bleu du ciel peut virer au jaune pour tout darder de feux aveuglants. Comment dit-on «y'a pas le feu au lac» en portugais? *Não há fogo no lago* répond Délia, une jeune informaticienne établie sur La Côte vaudoise. Sauf qu'à Lisbonne, sa ville natale, on parle de mer de Paille, *mar da Palha*, pour désigner le Tage quand le crépuscule fait infuser la mélancolie douce-amère de la saudade. À l'instar de milliers de Portugais, elle est arrivée avec ses parents dans notre région à l'âge de 6 ans. Depuis, elle peut se réclamer patriotiquement de deux belles émotivités solaires.

Les comiques du terroir en vedette du festival DécouvRire

Saint-Prex Méconnues du grand public mais adulées dans les cantines, les Sissi's ouvriront le bal du rendez-vous humoristique qui donne une chance à la relève.

Nathanaël Rochat, Thomas Wiesel ou Cuche & Barbezat sont autant de visages faciles à mettre sur leur nom, ce qui n'est pas autant le cas des Sissi's, marraines du festival DécouvRire, qui se tiendra du 28 septembre au 1^{er} octobre à Saint-Prex. Pourtant, dans les abbayes de villages ou les soirées de chœurs mixtes, ce duo remporte un triomphe à chaque sortie, accent vaudois très marqué à l'appui. Ainsi, être «la tête d'affiche» d'un festival qui célèbre la relève de l'humour n'est pas si surprenant pour ceux qui les connaissent déjà. «Jouer dans ce



Sylvie Galuppo et Sylvie Berney-Grobéty, ici lors de la fête de tir d'Apples, dans leur rôle des Sissi's. SEBASTIEN BOVY

village représente beaucoup. J'y ai vécu plus de vingt ans et ai fait partie de sociétés locales», explique Sylvie Berney-Grobéty avec une bonne dose d'émotion.

Celle qui forme les Sissi's avec son acolyte Sylvie Galuppo

sera sur la scène du Vieux-Moulin avec le spectacle «2, Rue des Mégères», un show à «l'humour vaudois» que les deux comédiennes ont toujours voulu modulable en fonction de leur public. «Tout dépend de l'endroit

où l'on se trouve, mais les sketches sont différents selon le lieu ou le type de manifestation. À Saint-Prex, ceux qui nous auront déjà vues ailleurs risquent d'être surpris», précise Sylvie Berney-Grobéty. Car c'est là la force des Sissi's, celle de capter l'ambiance et l'assistance en une fraction de seconde. Comme on l'a vu à Apples lors de la fête de tir, où elles ont intégré à leurs textes des personnages du comité ou du public venus les saluer entre deux plats du banquet, s'assurant les rires nourris. Et si l'accent vaudois couplé à certains gags de carnotzet peut paraître désuet à l'heure du stand-up mondialisé sur les états d'âme, ils recueillent au contraire un énorme succès dans des salles vaudoises qui ne demandent qu'à se lâcher.

Douze humoristes

En plus d'ouvrir la manifestation, les Sissi's en seront donc les

marraines, parées de leurs bigoudis. Elles seront tous les soirs sur scène pour présenter les quatre humoristes présents à chaque représentation. «C'est une grande fierté pour nous de pouvoir aider de plus jeunes comédiens, on est aussi passées par là», confie Sylvie Berney-Grobéty. Pour cette quatrième édition, DécouvRire accueillera pas moins de douze artistes (en plus des Sissi's) aux profils très différents: du chroniqueur de *Couleur 3* Renaud de Vargas à la provocatrice Leila Amara en passant par le Belge Kostia. Après cela, le duo planchera sur son nouveau spectacle. «Les gens nous demandent souvent si on prépare quelque chose. Eh bien cette fois, on a plus le choix que de s'y mettre, c't'équipe!»

Maxime Schwarb

Festival DécouvRire, salle du Vieux-Moulin de Saint-Prex, du 28 septembre au 1^{er} octobre.